

ABONNÉS ET LECTEURS

DE LA FEUILLE D'AVIS DU VALAIS, faites vos achats dans les magasins et chez les négociants qui publient leurs annonces dans ce journal.

■ ■ ■ ■ ■ POUR VOS TRAVAUX D'IMPRESSION ■ ■ ■ ■ ■

ADRESSEZ-VOUS A

L'IMPRIMERIE

E. GESSLER

SION

RUE DE LA DENT-BLANCHE

ADMINISTRATION

Journal et Feuille d'Avis du Valais

Circulars — Livres

Cartes de visite — Cartes d'adresse

Lettres de mariage

Enveloppes — Têtes de lettres

Lettres de faire part

— Journaux — Brochures — Registres —

Actions — Obligations

— Cartes de fiançailles —

Impressions soignées en tous genres

Cartes de vins — Etiquettes pour vins

— Catalogues — Prix-courants —

Affiches — Programmes — Lettres de voiture

Chèques — Memorandums

Factures — Diplômes

— Menus —

etc.. etc.

Travail prompt et soigné

SOCIÉTÉ

DES

Usines de Grandchamp et de Roche

à GRANDCHAMP

PRÈS

VEYTAUX-CHILLON (VAUD) 412

FABRIQUES DE GYPS ET, CHAUX

CIMENT MIXTE (Rochite)

CIMENT PORTLAND ARTIFICIEL

A

GRANDCHAMP, ROCHE ET VILLENEUVE

PRODUCTION MOYENNE PAR AN

3000 wagons de 10 tonnes

DIPLOME

L'EXPOSITION

de

ZURICH

de

1883

MÉDAILLES

DE VERMEIL

à

L'EXPOSITION

D'YVERDON

de

1894



Médaille d'or, Genève 1896. — Médaille d'or, Vevey 1901.

FOURNISSEURS

DE CHAUX ET CIMENT POUR LES

Travaux de Chèvres, du Pont de la Coulouvrentère et du Pont du Mont Blanc à Genève, pour les fortifications et les forces motrices du Rhône de St-Maurice, les travaux de l'entreprise du tunnel du Simplon, les chemins de fer Viège-Zermatt, Martigny-Chatelard, etc., etc.

Feuilleton de la Feuille d'Avis du Valais (37)

EN PÉRIL

XXXXIV

L'INCENDIE

Nous achevâmes de traverser la plaine en marchant d'un bon pas. Enfin, nous gagnâmes l'abri de la forêt. Alors nous nous retournâmes pour revoir encore les kameras incendiées et nous félicitâmes notre évansion. Dans le transport de cette joie inespérée, j'étais encore assez enfant pour croire tous nos malheurs finis.

XXXXV

NOUS RETROUVONS L'HOMME A BARBE ROUGE

L'obscurité nous contraignit à demeurer sur la lisière de la forêt. Quand on y pénétrait, elle devenait tellement épaisse que nous aurions dû marcher en tâtonnant, d'arbre en arbre, pour arriver peut-être à tourner toujours en cercle.

Le reflet de l'incendie nous indiquait du

moins la direction à éviter, et la lueur des étoiles suffisait à nous maintenir à peu près en ligne droite. Pour le reste à peu près tions notre espoir dans notre bonne chance, ne sachant rien du pays environnant, même pas le nom de la province où nous nous trouvions.

Tout ce que nous savions, c'est que la forêt était de très vaste étendue; car, durant les trois derniers jours, notre vue avait toujours rencontré, à quelque distance de la route qu'on nous faisait suivre, ce rideau ininterrompu de sapins.

Nous marchions péniblement, mais nous avions le cœur joyeux. Le sentiment d'être libres, l'espoir d'échapper à un terrible exil, nous soutenaient et nous donnaient force et courage.

Néanmoins, quand le jour vint à poindre, nous cherchions craintivement derrière nous quelque cosaque à notre poursuite. Mais il n'y avait pas une tache sur le grand steppe blanc, pas trace d'habitation ni d'aucun être vivant entre nous et la ligne sombre de la forêt lointaine qui bornait l'horizon.

— C'est étrange! — fit Gordon, perplexe, après avoir cherché autour de nous sur la neige — il n'y a aucune marque de pas sur la neige. J'ai lu hier soir sur un papier affiché au mur qu'il y avait six cents condamnés

et plus dans les kameras. Quelques-uns au moins devraient suivre la même route que nous. Ils n'avaient le choix qu'entre deux directions.

Lorsqu'il fit grand jour, nous entrâmes dans la forêt et nous nous assîmes sous un dôme de neige glacée que soutenaient les larges branches de sapins, courbées en berceau.

Nous n'avions pas froid, car il ne faisait pas de vent et notre course nous avait réchauffés. Mais nous étions las. Déjà notre estomac nous suggérait ce problème:

— Qu'allons-nous manger?

Nous n'en disions rien, craignant de nous révéler mutuellement nos appréhensions. Enfin Gordon, après avoir regardé autour de lui, commença:

— C'est joliment tranquille, ici.

J'approuvai de la tête. Ce silence de la forêt était littéralement effrayant.

— Je n'aperçois rien qui bouge, et cependant il doit y avoir des animaux là-dedans.

— Taras m'a dit qu'il y avait des loups dans les forêts russes.

— Je n'en ai jamais goûté, fit Georges évasivement, cherchant à cacher les réflexions désagréables qu'éveillait ma question dans son esprit, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'existeraient pas sans rien à se mettre

sous la dent. Si nous pouvions abattre un lapin ou même un vieux corbeau, nous aurions bientôt fait d'allumer du feu, et alors ça irait bien.

Machinalement, il avait bourré sa pipe et se préparait à l'allumer. Il s'arrêta et compta d'un air sombre les allumettes restant dans sa boîte.

Une fois qu'elles seraient épuisées, que ferions-nous?

— Si vous essayez d'une cigarette? me dit-il. Le tabac est, en tout temps, une fameuse consolation, mais quand on a l'estomac creu.

Il me montrait sa blague, pour me tenter. Je refusai.

— Eh bien! je crois aussi que cela me fera davantage plaisir, un peu plus tard.

Et il remit sa blague dans sa poche. Je remarquai qu'elle était presque vide.

Lorsque le froid nous gagna, nous reprîmes notre marche, toujours sous les arbres, dans l'espoir de rencontrer quelque animal qui pourrait nous servir de nourriture, mais sans quitter la lisière du bois.

Gordon s'était pourvu d'un fort bâton; malheureusement, de tout le jour, nous n'aperçûmes aucune créature vivante, et tout ce que nous trouvâmes à manger fut un peu de mousse glacée et de lichen.

Nous allions toujours, suivant le bord du steppe, dans la forêt sans fin, quand le jour commença à tomber. Alors, nous montâmes sur le talus de neige amassé par le vent, le long des arbres. Devant nous s'étendait le steppe sans bornes, avec son horizon de sapins noirs.

— Il faut maintenant songer à notre bivouac pour la nuit, dit Gordon, en rentrant dans la forêt. Du moins, nous aurons bon feu.

Le sol était jonché de bois mort; nous en fîmes un gros tas et, ayant construit notre bûcher, Gordon, avec des précautions infinies, fit flamber une de ses allumettes et mit le feu au monceau de feuilles sèches et de pommes de pin.

Je compris alors pourquoi il s'était astreint à ne pas fumer de toute la journée. Nos vies dépendaient de ces allumettes; si la provision s'épuisait avant que nous eussions pu la renouveler, nous péririons de froid.

Dès que le feu flamba, nous creusâmes en face une étroite tranchée, d'environ six pieds de long, dans l'épais tapis d'aiguilles de sapin, et nous construisîmes dessus une sorte de toit de branches empilées, chargées de broussailles, pour nous préserver du froid.

Nous travaillions tous deux avec énergie, ne nous interrompant que pour alimenter notre feu, et quand nous fûmes achevés, nous nous trouvâmes très satisfaits de notre œuvre.

— Maintenant, mademoiselle, me dit Gordon, glissez-vous là-dedans, et tâchez d'y bien dormir, quelques heures.

— Mais, nous allons faire une autre niche pour vous!

— Une seule suffira pour nous deux, à tour de rôle. Il faut surveiller le feu, vous comprenez. — Il se servait de ce prétexte là, pour me cacher sa crainte des loups, — et je vous promets de prendre ma part de repos, quand vous aurez eu la vôtre.

J'entra dans la hutte et, m'y étendant tout de mon long, je trouvai les aiguilles de sapin un lit plus mollet que les planches de la kamera. Le feu y projetait une bonne chaleur. Gordon s'établissait devant l'ouverture, son bâton sous la main et avec un soupir de contentement, alluma sa première pipe de la journée; l'expression satisfaite de son visage me fit du bien, et sans la faim qui me rongeaient, je ne me serais pas sentie à plaindre, mais fort reconnaissante envers la Providence.

Je ne tardai pas à m'endormir, et ce sommeil profond dura, me sembla-t-il, longtemps; quand je m'éveillai, je vis que la nuit était écoulée. Gordon chargea le feu et me tendit le bâton, avec la consigne de lui en donner un bon coup sur les pieds, si j'entendais le moindre bruit suspect autour de nous. Il se glissa dans l'abri, et quelques instants après,

il ronflait bruyamment.

Au bout d'une couple d'heures, il se releva, protestant ne pouvoir dormir davantage. Rien ne nous retenant plus, nous nous remîmes en marche.

Je n'ai pas besoin d'insister davantage sur cette partie de mon histoire. Le courage patient, la générosité, l'infatigable bonté de Georges ne se démentirent pas et rien ne vint rompre la terrible monotonie de cette marche à travers la forêt lugubre, jusqu'au quatrième jour après notre évansion.

Dans le cours de cet après-midi-là, nous arrivâmes sur une route qui coupait la forêt et débouchait dans le steppe. Cette découverte nous transporta, comme le mirage de l'eau transporte le voyageur dans le désert. Personne n'était en vue; mais sur la neige tombée la veille, il y avait des marques de traîneaux.

— Ce n'est pas une grande route; elle est trop étroite, dit Georges, étreignant ma main.

— Qu'allons-nous faire? répliquai-je tremblant de tous mes membres.

Si ce chemin mène à une ferme, nous sommes sauvés. Nul n'aura la cruauté de nous refuser quelque nourriture, en voyant l'état d'innanition où nous sommes. D'autre part, si la route mène à un village, nous avons bien des chances d'être de nouveau faits prisonniers.

Si vous restiez ici, pendant que j'irai en reconnaissance?

— Non! non! Où vous irez, j'irai; si on vous prend, on me prendra aussi.

— Cela vaudra autant pour vous que de rester dans cette maudite forêt. Nous courons des risques, dans l'un et l'autre cas, mais la chance d'être pris est encore préférable à celle de mourir de faim, et j'ai peur que cela ne tarde pas, pauvre petite. Voyons, que décidez-vous?

— Suivons cette route.

— Et espérons que ce sera pour le mieux! dit-il vaillamment, serrant mon bras contre lui.

L'espérance nous aida à marcher quelque temps d'un bon pas, mais avec le crépuscule, mon courage s'évanouit. J'avais le vertige, je défaiçais, faute de nourriture. La route semblaient sans fin et aussi déserte que la forêt.

M'appuyant toujours plus lourdement sur le bras de Georges, je traînais mes pieds lassés qui se collaient au sol. Enfin, mon compagnon, me sentant épuisée, me dit:

— Je suis à bout, petite sœur. Restons là, pour cette nuit! Nous rêverons d'un bon souper: ce sera, une consolation, et demain, nous réaliserons notre rêve.

— Si seulement nous pouvions nous endormir pour ne plus nous réveiller!

— Vous ne direz pas cela quand nous aurons devant nous un peu de sel et de bon pain noir, répliqua-t-il, faisant claquer ses lèvres.

Nous ne demandions que ce repas des misérables.

Nous fîmes pour la nuit, nos préparatifs ordinaires.

— Il en reste encore une, dit Gordon, fermant sa boîte d'allumettes, après avoir mis le feu en train.

Nous nous assîmes en tournant le dos au vent et nous commençâmes à éplucher des pommes de pin, ayant découvert, par hasard, que quelques-unes contenaient une amande mangeable. Cette occupation absorbante fut soudain troublée par le bruit, tout près de nous, d'un rire contenu. En nous détournant nous vîmes un homme, avec un bissac sur l'épaule et un bâton à la main.

— Qui êtes-vous? s'écria Gordon, se levant.

— Ivan Sans Nom, fit l'autre en anglais passable. Vous m'avez déjà vu près d'un meilleur feu que celui-ci.

Il retroussa son capuchon et nous montra sa barbe rouge, sa figure diabolique, son crâne massif, absolument chauve et disproportionné avec son étroit visage. Je reconnus aussitôt l'homme que j'avais aperçu près des kameras en flammes.

— Vous avez choisi une drôle de place pour votre bivouac, dit-il, ricanant toujours. (Il jeta son bissac à terre et s'assit dessus.) On voit que vous êtes novices dans le métier. Un vieux compagnon — un membre de la grande famille des «Sans Nom», par exemple, aurait pris la peine de s'assurer de quel côté le vent porterait la fumée. Mais peut-être êtes-vous fatigués de la liberté et de la nourriture des pourceaux, hein?

— Pourquoi demandez-vous cela?

— Parce que votre fumée s'en va droit sur la route et que la maison de poste est à moins de cinq cents mètres. Le maître de poste a ordonné de faire prisonniers ou de tuer tous les fuyards qui passeraient sur la route.

XXXXVI

LA LIBERTÉ A UN ROUBLE PAR JOUR

— On dirait que vous traitez le danger bien légèrement, dit Gordon. Vous êtes donc las de vivre?

— Pas du tout, je viens d'acheter trois jours de liberté à un rouble pièce, et les voilà, dit Ivan en montrant son bissac.

— Qu'avez-vous là-dedans? s'écria vivement Gordon.

(à suivre)